

## NOTES ET DOCUMENTS

---

### VOLTAIRE, MICHELET ET LA CATASTROPHE HONGROISE DE 1526

---

Le quatrième centenaire de la catastrophe de Mohács tourne notre attention vers l'écrivain français qui s'en est le plus occupé dans ses ouvrages historiques : VOLTAIRE, qui le premier en France sentit la grande portée de cet événement pour la cause de l'Europe et du christianisme.

Déjà dans les *Annales de l'Empire*, cet extrait sommaire fait à l'usage de la duchesse de Gotha et publié en 1753, nous lisons au chapitre *Charles-Quint* (éd. Moland, XIII, 492) : « Le jeune Louis, roi de Hongrie et de Bohême, croit pouvoir soutenir seul l'effort de l'empire turc. Il ose livrer bataille à Soliman. Cette journée, appelée de Mohats, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, est aussi funeste aux chrétiens que la journée de Varne. Presque toute la noblesse de Hongrie y périt ; le roi est noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps disent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles hongrois prisonniers après la bataille, et qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux Louis. Il n'est guère croyable qu'un homme qui fait couper de sang-froid quinze cents têtes nobles, en pleure une, et ces deux faits sont également douteux.

Soliman prend Bude et menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche... »

Dans l'*Essai sur les Mœurs* il consacre à la catastrophe hongroise plusieurs pages (Chap. CXIX : *Etat de l'Europe au xvi<sup>e</sup> siècle*) que je me permets de transcrire ici : « Les Hongrois en se choisissant ainsi leurs rois, restreignaient toujours leur autorité, à l'exemple

des nobles de Pologne, et des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste, et ils réduisaient le reste à un esclavage si misérable que tous les habitants de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encore ce malheureux royaume. La noblesse, mieux armée que le peuple, et possédant tout l'argent, eut enfin le dessus; et la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encore réellement esclave de ses seigneurs.

Un pays si longtemps dévasté, et dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave et mécontent, sous des maîtres presque toujours divisés, ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans turcs : aussi quand le jeune Louis II, fils de ce Ladislas de Bohême, et beau-frère de l'empereur Charles-Quint, voulut soutenir les efforts de Soliman, toute la Hongrie ne put, dans cette extrême nécessité, lui fournir qu'une armée de trente mille combattants. Un cordelier nommé Tomoré, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi Louis (1526). L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats. Le roi fut tué, et Soliman, vainqueur, parcourut tout ce royaume malheureux dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins; en vain elle y forme des hommes robustes, bien faits, spirituels : on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitants s'ensevelissaient avec leurs grains et leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs et aux Allemands.

Il y avait encore plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers et aux bornes de l'ancien. »

Afin de juger de la sagacité de Voltaire dans ces beaux passages, il convient de chercher d'abord quels étaient ses informateurs. Où Voltaire a-t-il puisé des renseignements sur l'histoire de Hongrie ?

Nous pouvons établir d'abord que Voltaire, fort heureusement, s'est servi d'un ouvrage qui relate avec beaucoup de compassion et aussi une rare précision dans l'information, les malheurs de la Hongrie. C'est *l'Histoire des Révolutions de Hongrie* (Amsterdam ou La Haye, 1739), œuvre historique sortie de l'entourage du

Prince François II RÁKÓCZI, écrite selon les uns par l'Abbé BRENNER, secrétaire-diplomate de Rákóczi, selon les autres par BECHON et SAUSSURE, autres secrétaires du Prince<sup>1</sup>. C'est ici (I, 99) qu'il a pu lire les détails de la révolte des paysans de 1514 et une remarque sur leur esclavage : « Les paysans étoient Esclaves avant cette révolte, mais après cet événement leur joug fut appesanti... », laquelle observation se traduit chez Voltaire en une série de réflexions sur la tyrannie de la noblesse hongroise. Évidemment, ni les auteurs de l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, ni Voltaire ne pouvaient prévoir encore les résultats récents de l'histoire économique de l'Europe qui ont montré que l'oppression des paysans hongrois n'est pas un fait isolé, mais une conséquence générale et atteignant toute l'Europe par suite du changement du système monétaire (cf. ci-dessous p. 178). C'est encore dans le livre inspiré par l'entourage du Prince que Voltaire lut la mention des 200.000 captifs faits par Soliman ; c'est encore ce livre qui évalue à 30.000 le nombre des combattants hongrois. Il y lut aussi le nom de PAUL TOMORRÉ, moine de l'ordre de saint François, généralissime des forces hongroises ; en effet l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* est la première à donner d'après sa source latine Brodarics : *De conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohacz verissima historia* (Cracovie 1527) cette transcription inexacte du nom latinisé de TOMORI : *Tomorrhæus*<sup>2</sup>. N'était cette petite erreur philologique, on pourrait encore supposer que Voltaire eût puisé ses informations ailleurs, mais ce détail ajouté aux autres confirme définitivement notre assertion.

D'autres passages de l'histoire de Hongrie que Voltaire donne dans ses ouvrages, montre qu'il a puisé à pleines mains dans l'*Histoire des Révolutions*. L'histoire de *Marie Rex*, du cruel sort de sa mère Élisabeth, etc. viennent de là. A propos de Louis d'Anjou dit le Grand, Voltaire vante ses études mathématiques et raconte quel mérite il a eu en abolissant les épreuves superstitieuses ; or tout cela se retrouve dans sa source qui semble avoir subi dans ses jugements, tout comme Voltaire, l'ascendant du rationalisme à la mode.

Mais la réflexion méprisante que Voltaire ajoute à ce sujet est bien du spirituel et superficiel écrivain : « Cependant il est presque ignoré en Europe : il n'avait pas régné sur des hommes qui sussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au XIV<sup>e</sup> siècle il y eut un Louis le Grand vers les monts Krapac ? » (ch. cxix).

1. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*, Paris 1913, p. 42.

2. Les auteurs renvoient p. 105 à leur source : *Braderith*.

Ce dernier mot, forme défigurée du nom des *Karpathes*, n'est pas dû, comme on serait tenté de le supposer, à une négligence voulue de l'ironiste. Au contraire, la forme de ce nom nous conduit à une autre source de Voltaire : c'est la traduction de l'*Histoire Universelle* de Jacques de Thou par l'Abbé Prévost d'EXILES (La Haye, 1740). En effet, c'est ici que nous trouvons dans la description de la Hongrie le nom des Karpathes déformée de cette manière (t. II, p. 3) : « Au-dessous de la Pologne, on trouve... les monts *Crapak*, qui bornent la haute et la basse Hongrie au Septentrion. » C'est chez de Thou que Voltaire lut l'anecdote du sultan pleurant à la vue du portrait de Louis II, anecdote dont l'absurdité choqua son bon sens (I, 83) : « Il livra à l'Armée Chrétienne, près de Mohatz, cette célèbre Bataille, où Louis perdit lui-même la vie, à l'âge de vingt-deux ans, par l'imprudence des siens... On rapporte que Soliman répandit des larmes à la vue du portrait du Roi Louis, et de la Reine Marie son Epouse ; ne pouvant s'empêcher, dans la joye même du triomphe, de se remettre en mémoire la fragilité de la condition humaine, et de plaindre le sort d'un jeune Roi qui s'étoit précipité ouvertement dans sa ruine par l'imprudence de ses Conseillers. Son dessein, disoit-il lui-même, n'étoit pas de chasser Louis du Trône de ses Pères ; mais de châtier l'insolence des Hongrois, et de faire recevoir à ce Prince le Sceptre de sa main, comme un bienfait de l'Empire Ottoman. » Dans les notices l'Abbé Prévost ajoute encore en citant la *Turkish History* de Knolles, quelques détails anecdotiques sur la conduite du sultan après la défaite, mais au lieu des 1.500 nobles décapités de Voltaire on n'y trouve que sept ou huit têtes rangées « en présence de Soliman » et la mention des brocards que la suite du sultan adresse à ces têtes d'évêques. MOREAU cite une anecdote analogue, mais il ne parle que de la tête de l'archevêque Tomori (voir l'art. *Tomorrhæus* dans l'édition d'Amsterdam 1740).

Reste à établir d'où provient le récit du massacre des 1.500 nobles décapités et le tableau désolant de la Hongrie après la défaite. Nous avouons n'avoir pas réussi à découvrir la source où Voltaire a trouvé le chiffre de ces victimes ; peut-être a-t-il brodé quelque peu sur la notice de l'Abbé Prévost. Quant à la peinture de la Hongrie sous la domination turque, il est à peu près certain qu'il avait lu une relation de voyage de l'époque turque, car les détails qu'il apporte sont bien observés et correspondent aux recherches modernes. Parmi les nombreuses descriptions de voyage celle du célèbre médecin anglais Édouard Brown ressemble le plus au tableau de Voltaire : lui aussi mentionne la fertilité du pays et le fait

extraordinaire que les habitants cachent leurs grains dans des caves de peur de l'ennemi et des voleurs et que pendant la guerre turque les habitants d'un village avaient cherché refuge dans ces réduits souterrains, mais que même ainsi ils ne purent éviter leur sort, l'esclavage : « Ils ne se servent point de granges pour enfermer leurs grains, mais ils font seulement de grands trous dans la terre, et les mettent de cette manière à couvert aussi bien des voleurs, que des courses des ennemis. A *Clesch* proche de *Topolchan*, lorsque les Turcs entrèrent dans ce pays pendant les dernières guerres, le Peuple se retira, et alla se cacher dans les trous de cette manière, mais comme il y avoit quelques Turcs qui parloient bien Schlavon, ils leur dirent, que les ennemis s'étoient retirés et qu'ainsi il n'y avoit plus rien à craindre ; et les ayant fait ainsi sortir adroitement de leurs trous, ils en firent des Esclaves... » C'est Brown encore qui fait l'éloge de la vaillance et des qualités spirituelles des Hongrois ; on trouve ainsi réunis chez lui les éléments principaux de la description de Voltaire. D'ailleurs il ne dut pas lire son auteur en anglais, le livre de Brown ayant été traduit en français dès 1674 (*Relation de plusieurs voyages faits en Hongrois, Serbie, Bulgarie, Macédonie, Thessalie, Autriche, Styrie, Carinthie, Carniole et Friuli*. Trad. p. LE VASSEUR).

Ces détails une fois établis, nous pouvons constater que VOLTAIRE s'est donné la peine, sinon de s'adresser aux sources originales, au moins d'utiliser de bons travaux parus en français : on a l'impression en effet que déjà les sources latines étaient lettre morte pour lui. Mais chez Voltaire la question des sources est, comme on le sait, de second ordre ; l'histoire ne l'intéresse qu'au point de vue général, il voit trop de bévues chez les anciens historiens pour qu'il se soucie d'établir la vérité jusque dans le détail. En l'espèce, d'ailleurs, il s'est adressé à bonne enseigne : BRODARIKS, témoin de la catastrophe de Mohács, lui fournit à travers la sympathique *Histoire des Révolutions de Hongrie* des renseignements exacts sur les antécédents et le cours de la bataille, l'excellent voyageur Brown lui prête son habile plume pour faire cet éloquent tableau de la Hongrie désolée où se révèle le grand cœur de Voltaire sensible aux souffrances de l'humanité. Par contre, son bon sens réagit contre les anecdotes de Jacques DE THOU, — c'est là un trait général de sa méthode historique, — et son sentiment démocratique prend parti pour les serfs de la noblesse hongroise. Avec une lucidité qui lui est propre il reconnaît que la défaite de Mohács était une seconde catastrophe de la chrétienté après celle de Varna où mourut un autre roi de Hongrie (1444).

Et alors on comprendra comment la lecture des indicibles souff-

frances de la Hongrie, racontées dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, a pu inspirer à cet écrivain, d'ailleurs si cruel dans son ironie, ces lignes pleines de pitié humaine (*Essai sur les mœurs*, chap. cxcii) : « De tous les peuples qui ont défilé devant nos yeux dans cette histoire, aucun ne fut aussi malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique et la protestante, et entre plusieurs partis, fut à la fois occupé par les armées turques et allemandes. »

Voltaire n'a garde de tirer des conclusions générales de la fatalité qui pèse sur la nation hongroise. Il se contente de la signaler comme un exemple du sort misérable qui est le partage de l'existence humaine. Vers la fin du siècle, un autre grand écrivain, Joseph DE MAISTRE, fait figurer aussi la « bataille de Mohatz » à côté du règne de Soliman, du siège de Vienne et de Malte, parmi les fléaux qui ont frappé l'humanité, mais l'on sait que le célèbre métaphysicien de la guerre ne considère pas ces désastres comme les effets d'un hasard aveugle, pour lui ce sont autant de preuves, autant de cas de la « réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables ». (*Considérations sur la France*, 1794, chap. iii).

Nous devons avouer que cette théorie paradoxale nous semble plus sympathique et même *plus conforme à la vérité humaine* que le terrible chapitre de MICHELET, intitulé par ce brillant adversaire de l'Eglise : *Soliman sauve l'Europe* (*Histoire de France*, ch. xv) et où la catastrophe hongroise n'est plus qu'un épisode nécessaire de cette grande action de délivrance que le roi de France, François I<sup>er</sup> et le Sultan ont exécutée en faveur de la liberté humaine. « L'infortuné Rincon (ambassadeur de France à la Cour de Pologne)... paraît avoir conçu, avec les Italiens (Vénitiens), l'idée vaste et hardie, vraiment libératrice pour l'Occident, de former un faisceau de Pologne, Turquie, Hongrie turque. » ... « Une solide barrière fut élevée, la Hongrie Ottomane, à la porte de Vienne. » Le paradoxe de Joseph de Maistre est-il aussi hasardeux que celui de ce frénétique libéral ?

Quoi qu'il en soit, à la Hongrie revient l'honneur d'avoir servi d'offrande sur l'autel de l'humanité, selon Joseph de Maistre, de l'Europe selon Michelet. Cependant celui-ci ne laisse pas même à la Hongrie cette suprême consolation, car il attribue la chute de la Hongrie à ses propres fautes. Après un récit mouvementé et où la brillante plume de MICHELET fait honneur à la vaillance hongroise, il résume ainsi la leçon de la bataille :

« Nombre d'entre eux, emportés par la course, ou poussés par les Turcs, allèrent s'engouffrer aux marais. Le roi Louis en fut, et

le royaume. La Hongrie reste là. C'est le tombeau d'un peuple. La question dès lors commença entre la Turquie et l'Autriche.

Qui avait détruit la Hongrie ? Nul qu'elle-même. La fatale habitude de s'élire un prince étranger avait perverti le sens national. Dans la dernière et suprême élection, le héros hongrois, Batthori, livre sa patrie aux Allemands. En haine du Transylvain Zapoly, il reconnaît l'Autrichien Ferdinand. Les Turcs feront roi Zapoly.

Choix difficile ! Le Turc c'est le caprice, l'avarie, l'inconnu. L'Autriche, c'est l'impôt et la bureaucratie de plomb. »

Ces singulières réflexions dans lesquelles se mêlent une pitié mal dissimulée pour le malheureux pays, un reproche inintelligible, — la Hongrie fut-elle jamais aussi grande et glorieuse que sous le règne de la dynastie étrangère des Anjou ? — et dans la phrase finale, la vision un moment entrevue de la véritable situation du pays, montrent quelle incohérence d'idées se cache sous ces phrases sonores. Si en effet Soliman a sauvé l'Europe, l'Europe a cruellement et perfidement sacrifié un pays européen.

Mais on a démontré ailleurs<sup>1</sup> ce qu'il faut penser de cette alliance de François I<sup>er</sup> avec le Sultan qui fait accepter à Michelet, « hautement », le nom injurieux que les empereurs lancèrent si souvent à la France, celui de « grand renégat ». En réalité, les choses ne se sont pas passées ainsi et la France n'a ni à se prévaloir ni à déplorer singulièrement son attitude *avant* la défaite de Mohács. Cette attitude était celle de tous les États de l'Europe, celle de l'indifférence ; et encore la France a-t-elle cet avantage sur pas mal d'autres, qu'elle avait moins promis que ceux-là...

(Université de Budapest)

ALEXANDRE ECKHARDT.

---

1. Sur cette question on lira prochainement des conclusions intéressantes dans l'article de M. Pál Török, *Les antécédents diplomatiques de la catastrophe hongroise de 1526*.